

DOSSIER DE PRÉSENTATION **18/19**

LENGA



COMPAGNIE LE GdRA

MAR 30 AVRIL / 20H

TEMPS FORT JE PARLE... PATOIS ?

THÉÂTRE / MUSIQUE /
DANSE / VIDÉO /
CIRQUE

DÈS 14 ANS
1H40

LE
DOMÉ
THÉÂTRE

Place de l'Europe / 73200 Albertville / Billetterie 04 79 10 44 80
Administration 04 79 10 44 88 / www.dometheatre.com



LENGA

Conception et mise en scène
Christophe Rulhes

Chorégraphie
Julien Cassier

« En 1983, à huit ans, j'ai enregistré mon grand-père dans une langue rare qui me plaisait. Son occitan, il l'appelait la *lenga nostra* ».

En 2016 à partir de ce document, le GdRA invite au plateau pour sa pièce LENGA, les performeurs Maheriniaina Ranaivoson, acrobate de rue Merina de Madagascar ; Lizo James, initié Xhosa d'Afrique du Sud ; Julien Cassier, comédien Toulousain ; et Christophe Rulhes, musicien Occitan jouant cabrette et platines.

La pièce traite de la diversité et de la disparition des langues. Elle s'appuie sur des temps d'enquête menés dans les familles des performeurs, qui mettent en jeu sur scène leurs arts de faire, au fil des témoignages de leurs grands-mères, filmées en 2015 à Tananarive à Amparibe et au Cap dans les townships de Khayelitsha. Se dévoilent ainsi des récits de vie, de perte, de transmission et d'invention, des danses, des rites, des contextes politiques et naturels, des musiques et des multilinguismes. Madagascar et l'Afrique du Sud font partis des lieux hyper-divers en langues, faunes et flores qui existent encore sur Terre. En pleine guerre des natures, ces espaces tendent à disparaître. En France, les langues endémiques dont l'occitan perdent toujours des locuteurs. A partir d'un théâtre de la personne, avec l'énergie de l'acrobatie ou des gumboots, LENGA livre des fragments de ces lieux, de ces gens, de ces résistances et de ces innovations. Avec en prime, un cours jubilatoire et libre de langue à clic Xhosa.

La Guerre des natures

De par le monde se multiplient les points chauds d'un conflit environnemental qui s'apparente à une guerre des natures. Le chasseur cueilleur qui vit en forêt amazonienne n'est pas responsable du même impact carbone que le directeur d'une entreprise pétrochimique en occident. Il en subit pourtant les mêmes conséquences, voire pire. Pour la première fois dans la géohistoire, les scientifiques vont déclarer comme forces premières pour donner forme à la Terre celle qu'engendre les humains. Ils sont devenus le facteur tellurique, géologique, climatique le plus perturbateur de l'écosystème. Cette nouvelle ère qui s'ouvre en incertitudes et bouleversements, les géologues l'appellent « l'Anthropocène ».

Qui ou quoi, dans l'histoire, est vraiment responsable de l'Anthropocène ? Au fil d'une série de portraits glanés dans le monde, ce sont quelques histoires de cette guerre comme autant de batailles désespérées que le GdRA souhaite raconter et mettre en scène. Débute ainsi un nouveau cycle d'écriture théâtrale intitulé La Guerre des natures. Le premier volet de cette série s'appelle LENGA.



Texte et mise en scène

Il existe sur Terre une forte corrélation entre la biodiversité et la diversité linguistique. Là où poussent les arbres se parlent les langues. J'aimerais découvrir un de ces territoires hyper-divers en faune et en flore où les hommes s'autorisent la pluralité linguistique, la différence, l'altérité de parole. Cette richesse qui réunit les plantes, les bêtes, les langues et les humains, les linguistes et biologistes l'appellent de consort « la diversité biolinguistique ». Voilà maintenant dix ans qu'ils la nomment comme telle et la décrivent. Ils la voient dépérir d'ici à 100 ans.

A huit ans, j'ai enregistré au magnétophone mon grand-père paternel qui ne parlait que l'occitan, il disait « le patois ». Cet homme, je l'appelais « Always », l'un des premiers mots anglais appris auprès de ma grande sœur. « Toujours » : je le rêvais éternel. A la question « qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? », il a couché sur la bande magnétique une voix douce, vague histoire de chevreux qu'il venait de faire naître, avec un accent pétri d'un occitan maintenant disparu. Quatre ans plus tard, alors jeune adolescent, je lui tenais la main au moment de sa mort.

Cet homme aurait-il pu vibrer en présence du grand-père de Maheriniaina, de Julien ou de Lizo ? J'aime voir le monde ainsi. Tous des Xhosas, des Mernes, des Roergats occitans, des Lakotas, des Yanomamis, des Ojibwas, des Dogons, des habitants de la Busserine à Marseille, du 93 à Saint-Denis ou du 19ème à Paris. Du moins ai-je la sensation de porter le regard depuis ce point de vue là, celui de l'autochtone, de l'indigène, du résistant, du prétendu perdant, du paysan, du cueilleur, du prétendu moindre, de l'habitant du quartier populaire, du voyageur un temps perdu. C'est ce regard là que j'ai la prétention de voir riche, prometteur pour l'avenir, adaptable aux enjeux écologiques qui nous attendent.

Je cherche à restituer ces sensations dans des émotions plus vastes qui nourrissent nos écritures scéniques : celles de « la guerre des natures », au fil de laquelle des colons, des gouvernants, des instituteurs, des commerçants, des industriels, des missionnaires et des voyageurs ont détruit des populations entières, afin d'asseoir domination et profit sur le monde des richesses matérielles et naturelles.

Quelles sont ces disparitions violentes, rapides, lentes, très lentes parfois, qui laissent derrière elles quelques souvenirs de danse ou de texte, quelques mots, quelques traces de cultures éparées, affaiblies, en perdition ? Quel est ce temps de l'Anthropocène qui éparille et détruit les terres, les climats, les hommes, les langues, les animaux, les plantes ? Nous tentons d'en capter quelques fragments vers l'expression vivante.

Chorégraphie et mouvement

Danse

Acrobatie

Chorégraphie, prosodie et récit



Maheriniaina Ranaivoson a été formé à l'acrobatie dans la rue, où la virtuosité se construit par le regard, l'essai et l'expérience, à force de lutte et de nécessité. Il maîtrise de nombreux arts et codes chorégraphiques empruntés aux pratiques spirituelles de sa famille, aux danses et musiques populaires, ou à la danse contemporaine. C'est dans cette grande porosité entre les arts qu'il a trouvé un espace d'expression pour ses prédispositions au mouvement. Lizo James a grandi dans les bidonvilles du Cap, son parcours est indissociable des danses de rue, des chants et des arts de faire Xhosa. Le Pantsula par exemple, est une danse qui émerge dans les années 1960 dans les slums d'Afrique du Sud. Syncrétique, elle emprunte ses jeux de pieds très rythmés aux danses Tswanas, s'inspire du style vestimentaire colonial et du dandy des années 30. Lizo chante autant le Pantsula qu'il ne le danse, chaque séquence corporelle étant pour lui une phrase rythmique et vocale. Il fait de même pour les Gumboots qui était un mode de communication non verbal des mineurs Sud Africains avant de devenir un art chorégraphique.

À l'image d'un trait de saxophone ou d'une phrase de Khyal indien, une ligne acrobatique peut se vivre comme une improvisation qui tend vers la maîtrise. Elle ne peut se penser et se faire sans élan ni continuité, sans ce souffle, tel que le nomme les sauteurs marocains, les fils du Saint Soufi Sidi Ahmed Ou Moussa dont ils ont reçu la Baraka. Elle ne peut être envisagée comme une séquence de gestes qui se succèdent, à l'arrêt. Le mouvement, l'impulsion, le trajet y sont indispensables. Le corps est rassemblé, compact, il est jeté, décoché comme une flèche, à la recherche d'une amplitude large et nécessaire sans laquelle le récit s'arrête.

Dans LENGA nous poursuivons un travail de mise en geste de la musique ordinaire de la langue. Les riches rythmes ou élans prosodiques proposés par une phrase dite sont entendus comme des appuis musicaux fort pour la construction d'une séquence chorégraphique. L'énergie gestuelle de Mahery, la précision musicale de Lizo, mes propres mouvements, se sont confrontés à la rythmique surprenante et non métrée des langues occitane, xhosa, merina. Les performeurs dansent au son des entretiens filmés auprès de leurs grand-mères. Il s'agit bien ici de savoir pour quoi et pour qui l'on danse ou voltige. Dans cette danse anthropologique, les mouvements sont alors indissociables de récits, de bruits et sonorités, de musiques, de vécus et de gestes politiques.

Julien Cassier

Le GdRA

Christophe Rulhes & Julien Cassier



Le GdRA est fondé en 2005 par l'auteur, metteur en scène et musicien Christophe Rulhes et l'acrobate, chorégraphe et scénographe Julien Cassier. Ils associent à leur théâtre des comédiens, performeurs, circassiens, danseurs, musiciens, créateurs numériques, cadres et réalisateurs, chercheurs et universitaires. Selon les écritures scéniques, le GdRA compose ainsi un groupe variable à la croisée des disciplines et compose un jeu à l'adresse directe et spontanée. En 2010, le GdRA est invité au 64ème Festival d'Avignon avec le spectacle SINGULARITÉS ORDINAIRES créé en collaboration avec Sébastien Barrier. En 2013, la compagnie crée VIFS dans le cadre de la capitale européenne de la culture à Marseille. En 2014, SUJET clôt au Théâtre de Toulouse. Le triptyque de la personne débuté en 2007 avec SINGULARITÉS ORDINAIRES et poursuivi par NOUR en 2010.

Par ailleurs et depuis 2008, dans le cadre d'un cycle théâtral intitulé Les experts du vécu, le GdRA a créé une dizaine d'œuvres scéniques, installations, muséographies, films, liés par l'enquête à des territoires et à des partenaires spécifiques. Julien Cassier et Christophe Rulhes animent aussi POUR UNE BELLE DIPLOMATIE, temps d'expérimentation avec les publics – ateliers, stages, formations, communications, créations contextuelles – et dialoguent régulièrement avec des chercheurs tels que Bruno Latour, Joëlle Zask, Alicia Buckstein, Constance de Gourcy, Vincent Girard. Christophe Rulhes, diplômé de l'EHESS en sociologie et en anthropologie est fréquemment invité à l'Université pour traiter de recherche action ou des rapports arts/sciences et théâtre/humanités. En 2014, le GdRA entame une nouvelle série de pièces intitulée La guerre des natures qui débute avec LENGA. Elle se poursuivra avec un portrait théâtral d'un horticulteur chaman d'Amazonie.

Au GdRA, l'action débridée, le texte et le corps sont centraux. La musique est orale, teintée d'une conviction post-punk, libre, improvisée, bruitiste et chansonnière. L'engagement des performeurs correspond à une dissémination biographique sur scène. Les interprètes mettent en jeu par leur corps une part de leur vécu et de leur histoire propres. Au cours des temps de répétition, le texte s'écrit en partie pour eux et par eux. Ils sont donc invités parce qu'ils détiennent des gestes et des informations privilégiés quant au récit à dire, ses thèmes, ses savoirs faire et ses savoirs être.

Depuis quelques années déjà, on peut entendre parler ou lire au sujet du travail du GdRA, de la mise en œuvre d'un théâtre anthropologique, du réel, ou documentaire. En acceptant la part fictionnelle immanente à toute réalité et la part de réel qui habite chaque récit, Christophe Rulhes et Julien Cassier semblent chercher avant tout une fiction vraie et des formats aptes à révéler et à déployer les singularités de tout un chacun. C'est donc un théâtre de la personne, avec ses fragilités et ses capacités, qu'ils remettent à l'œuvre à chaque proposition. Ce théâtre de la participation forte de l'interprète ou du témoin, trouve un écho dans les arts politiques et la philosophie pragmatiste.

Biographies

Christophe Rulhes

Il conçoit, écrit et met en scène le théâtre du GdRA. Il oriente les enquêtes et les entretiens que la compagnie met en œuvre. Au plateau, il joue de la musique et dit des textes. Né en 1975 dans une famille paysanne et occitane il pratique la musique et le chant dès le plus jeune âge. Durant les années 1990 il est diplômé en communication, en sociologie et en anthropologie à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris et chercheur doctorant allocataire associé au laboratoire CAS-LISST de Toulouse. Il joue de consort de la musique en France et à l'étranger pour le concert, le spectacle, la danse, le documentaire, la télévision. Dans les années 2000 il multiplie les expériences artistiques à la croisée de plusieurs disciplines dont la musique, l'écriture, la scénographie, le mouvement, l'image et le son, la mise en scène et les sciences humaines. En 2005 il cofonde le GdRA avec Julien Cassier. Depuis 2007 et le premier spectacle de la compagnie, SINGULARITÉS ORDINAIRES, son travail questionne une articulation potentielle entre les arts et les sciences humaines au cœur d'un théâtre physique, narratif, pluriel. Christophe Rulhes écrit à partir du public et par l'enquête sur des thèmes récurrents : fragilités et capacités de la personne, flamboyances de l'ordinaire, invention du quotidien, identité narrative, singularité, écologie des pratiques, problèmes environnementaux, recueil de paroles considérées comme subalternes ou peu audibles. Pour un théâtre des humanités, adressé à tout un chacun, se voulant ludique et libre, engagé dans le présent.

Julien Cassier

Il crée les chorégraphies et les scénographies du GdRA tout en coordonnant les enquêtes du collectif. Il collabore à la mise en scène au plateau et à la conception des spectacles. Il dit des textes, fait de l'acrobatie et de la voltige, il danse. Né en 1978 et suite à un parcours artistique qui l'emmène très jeune sur les routes d'un cirque itinérant, il intègre le Centre national des arts du cirque dont il sort en 2001 comme voltigeur et acrobate. Il collabore alors avec plusieurs collectifs mêlant cirque, danse, musique, théâtre/textes, dont La Tribu Iota, Anomalie, Baro d'Evel, La Clique, ou la Compagnie 111 au sein de laquelle il crée le spectacle *Plus ou moins l'infini*. Il cofonde le GdRA avec Christophe Rulhes en 2005, partage l'écriture des pièces et ordonne leur réalisation, y explorant notamment la danse, le mouvement, l'image et le son, le jeu d'acteur. Il conçoit pour la compagnie divers agrès/scénographies dont il éprouve l'usage au plateau. Il oriente ses recherches corporelles vers une transparence de l'engagement où le corps se laisse précéder par l'action. Il contraste cette immédiateté du geste par des chorégraphies plus mesurées par le son ou la parole, mais toujours débordantes en physicalité. Dans les pièces, il danse au sol, ou utilise fréquemment le trampoline, comme un outil narratif à forte ressource métaphorique.

Lizo James

Né en 1985, il est membre du ZIP ZAP Circus School au Cap en Afrique du Sud. Il a grandi dans le Township Khayelitsha de Cape Town et devient interprète de cirque dès l'âge de 11 ans. En tant que membre de l'école du Zip Zap, il joue un duo acrobatique et clownesque dans de nombreux festivals à travers le monde, vers des esthétiques plutôt traditionnelles et de divertissement. Lizo multiplie les disciplines artistiques et les compétences de jeu et de cirque. Il apprend les Gumboots, le Pantsula ou les Stick-fighting à Khayelitsha dès le plus jeune âge. En tant qu'initié Xhosa, il pratique les chants et les danses rituelles et traditionnelles de son ethnie. Il travaille particulièrement le rapport entre l'acrobatie théâtralisée et l'acrobatie dansée, et s'intéresse en cela à la scène contemporaine. Il joue de plusieurs instruments de musique : tambours, percussions corporelles. En parallèle de sa vie d'artiste, il s'investit au Zip Zap Project en lien avec les enfants atteints dès la naissance du VIH positif. Il aime transmettre et aider les jeunes de sa communauté à survivre dans les townships, dont il dit qu'ils restent encore un monde de violence et d'intolérance.

Maheriniaina Pierre Ranaivoson

Né en 1986, il est performer et professeur au Chapitô Metisy, école issue de la compagnie l'Aléa des Possibles d'Antananarivo à Madagascar. Il fait parti des piliers de la création de cette école de cirque social. Il fait parti des piliers de cette école de cirque social dont il est un des cofondateurs. Enfant, il s'est formé à l'acrobatie dans les rues du quartier de Noce alors qu'il y faisait des joutes chorégraphiques. Il pratique les agrès aériens mais surtout l'acrobatie au sol. Il apprécie particulièrement la danse contemporaine et connaît bien les traditions musicales, rituelles et dansées des Merinas de Madagascar dont il est membre. Il connaît notamment les danses et les chants du retournement des morts Famadihana et les traditions Malabary du Kabar. Il a créé avec la compagnie l'Aléa des Possibles un premier spectacle de cirque en lien avec ses racines malgaches. Le spectacle fut programmé en 2011 et 2012 dans des festivals en France métropolitaine. Maheriniaina découvre alors le milieu professionnel français. Il participe également au projet de l'école Chapitô Metisy en transmettant son savoir auprès des jeunes des rues afin de les accompagner vers un avenir meilleur.

Extraits de presse

« Sur scène, toutes les disciplines sont convoquées pour montrer à quel point le verbe est chevillé à l'âme et au corps. Lizo James et Maheriniaina Pierre Ranaivoson dansent leur langue, s'appuyant sur des styles traditionnels comme le gumboot (danse percussive où l'interprète se frappe les jambes), le stick fighting (discipline entre la danse et les arts martiaux se pratiquant avec des bâtons) ou les danses des cérémonies funéraires malgaches. Christophe Rulhes empoigne guitare, saxophone, cornemuse... et chante dans un dialecte improvisé, imaginaire. Son comparse français Julien Cassier, danseur, de fait le porte-parole entre deux chorégraphes. Tous s'adressent directement au public dans leur langue. (...) **Ce que tous donnent à entendre, au-delà des expériences personnelles, c'est une urgence à enrayer l'effacement des mots anciens. Ces mots qui contiennent en eux la voix des ancêtres, les musiques, les poèmes d'antan, un certain rapport au monde et à la nature.** »

Léo Pajon, Jeune Afrique

Chacun de leurs spectacles tourne autour de rencontres associées à un travail d'enquête. Cette fois, ils ont rencontré Lizo James, membre du ZIP ZAP Circus School au Cap (Afrique du Sud) et Maheriniaina Pierre Ranaivoson qui lui, à Antananarivo (Madagascar), est membre de la compagnie l'Aléa des Possibles, une école de cirque social. Le fil rouge de Lenga, c'est la langue, celle de la famille, de la tribu, du clan, des ancêtres. (...) Le spectacle avance ainsi dans la découverte de ces deux mondes que portent en eux Lizo et Mahéry réhaussés par leur forte personnalité, et en écho avec le monde occitan (ce qu'il en reste) des deux autres. (...) **C'est là tout l'art de cette compagnie peu ordinaire qu'est le GdRA: mettre en scène de multiples façons (diversité des langues, des histoires et des formes) des singularités ordinaires.**

Jean-Pierre Thibaudat, Médiapart.fr

Un autre regard

À LENGA, on parle xhosa, anglais, merina, français, occitan. Et on agite les mains, les doigts et les épaules. Ici et là, à droite à gauche, alors qu'ils dansent, chantent, parlent, virevoltent, les performeurs écartent leurs bras, tendent leurs mains et les font s'envoler vers l'extérieur, parfois en les ramenant vers eux. C'est l'élément d'une danse malgache, la danse Merina. Tournoyant comme deux ailes battantes, les mains, m'explique Maheriniaina Pierre Ranaivoson, appellent les forces et l'énergie du monde. Entre signe et invitation tantôt discret, tantôt très pressant, leur mouvement fait vibrer l'espace. Elles se disposent aussi à recevoir l'énergie de la nature, elles lui montrent la voie et la manière, et aussi le vif désir qu'elles en ont. Peut-être même l'attirent-elles, comme l'antenne attire la foudre. Une fois captée, l'énergie s'écoule et fait son ouvrage ; elle se propage dans le corps, la voix, la musique, qui tous vivent à l'unisson. (...)

Comme nous le raconte Lenga en mêlant films, danses, documents, histoires, chants, acrobaties, musiques du monde, les langues subissent logiquement le même sort que les plantes et les vivants. Alors que la quantité d'humains ne cesse de croître dans des proportions vertigineuses, les langues sont des espèces en voie de disparition. Babel, cette tour que les hommes, parce qu'ils étaient unis par une langue unique, pouvaient envisager de construire jusqu'au ciel, n'est pas un danger passé, mais à venir. Le projet d'un peuple doté d'une langue unique consiste en l'appropriation de La Connaissance, cette possession qu'on croit « divine », entre savoir absolu et Vérité ultime. Le monisme, l'identitaire, l'un, en sont les caractéristiques principales. La subjectivation disparaît. Parce qu'il est pris dans un programme qui n'est réalisable que s'il veut la même chose que tous les autres, l'individu devient interchangeable. Cette union reposant sur l'identique, cette identité dont on nous rebat les oreilles, est une catastrophe pour l'humanité ; son effet est de la faire disparaître comme « sujet » (encore un terme du GdRA !). Dans la Genèse, Dieu « disperse » les hommes, « confond leur langage », crée les langues, afin que l'humanité réalise par elle-même ses virtualités, qu'elle construise son histoire et propage l'onde d'individualité de l'union sociale à l'échelle de la personne singulière. (...)

Avec LENGA, sur scène ou dans le public, chacun est soi-même ou, plus exactement, se fait soi-même, je, tu, elle, il, à l'unisson avec les autres, nous, vous, elles et ils. Comme en faisant voler ses doigts et ses mains, chacun part à la rencontre des langues, les étrangères comme la sienne, et y découvre à la fois un nid douillet, une maison et une aventure entièrement tournée vers l'avenir.

Joëlle Zask,

philosophe et Maître de conférences HDR à l'Université de Provence Aix-Marseille



Le GdRA
Christophe Rulhes & Julien Cassier

www.legdra.fr

